



Revue des livres et revues

DANS **REVUE DE PSYCHOLOGIE ANALYTIQUE** 2022/1 N° 11 , PAGES 119 À 141
ÉDITIONS @RPA

ISSN 2268-8870

DOI 10.3917/rpa1.011.0119

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-psychologie-analytique-2022-1-page-119?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour @RPA.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Revue des livres et revues

D'où vient la violence ? Ses racines et ses débordements

Edition IN PRESS/ collection Psy pour tous – 2022 – ISBN : 9782848357409

Benjamin Abdessadok, Paul-Laurent Assoun, Paul Bercherie, Gérard Bonnet, François Duparc, Évelyne Larguèche.



D'où vient la violence ? Hasard ? Ou « inconscient, quand tu nous tiens » ? Attirée par le titre de cette publication collective sur le thème de la violence, j'ai eu envie de lire ces différentes approches, puis d'en faire une recension pour la revue. Et, au même moment A. Samuels propose, pour ce numéro de la revue, un article sur la violence en politique... Peu de temps, après la barbarie éclate avec la guerre en Ukraine...

Dans l'introduction de ce livre, publié en janvier 2022, on peut d'ailleurs lire : « La violence s'impose de façon inquiétante dans la société autour de nous [...] Je rappelle que Freud a écrit « *Pourquoi la guerre ?* » à une époque bien plus tourmentée que la nôtre [...] ». Même si les auteurs prennent la parole en tant que psychanalystes et se centrent sur les processus inconscients, ils interrogent aussi comment et pourquoi la violence qui se foment en chacun de nous est constitutive des débordements sur la scène publique.

Gérard BONNET s'appuie sur la connaissance qu'ont les psychanalystes des passages à l'acte sexuels, pervers, pour proposer d'étendre ces connaissances à tous les actes violents. Trois processus, selon lui, sont à l'œuvre : *l'impulsion incoercible*, *la projection sur autrui* (comme réponse au traumatisme subi dans le passé) et *la provocation* (il y aurait toujours un facteur provocateur en lien avec le traumatisme du sujet).

Traumatisme qui a eu lieu, lors de la séduction primaire (donc sans possibilité de mise en mots, ni en images) et donc inaccessible ; touchant les idéaux, indispensables au narcissisme mais idéaux qui sont toujours en lien avec le collectif. D'où, sous l'effet de l'affect négatif toujours refoulé, l'attaque de quelqu'un et de l'autorité, bien avant l'intégration des interdits, du surmoi et des obligations.

Benjamin ABDESSADOCK, avec des cas cliniques et des références à Piera Aulagnier et la violence primaire nécessaire, à J. Bergeret et la violence fondamentale, à C. Balier, se penche sur les violences conjugales (faites aux femmes) et les conséquences sur l'enfant. L'irruption de la violence dans l'intimité de l'enfant, avant qu'il ne puisse faire face, engendre une maltraitance source de violences futures. Faisant référence à C.

Balier pour qui « l'agir » est une réponse à une menace d'effondrement, il avance que le recours à la violence est aussi un message, une solution face à l'incapacité à élaborer et aurait ainsi une valeur symbolisante et représenterait un message adressé à autrui.

Paul-Laurent ASSOUN, en termes lacaniens, reprend les différentes définitions de la violence, de l'agressivité et de la méchanceté, ainsi que toute la métapsychologie freudienne, à travers les notions d'agressivité, de pulsion sexuelle, de pulsion de mort. Il rappelle la place du fantasme, le clivage du moi sous l'effet du traumatisme, dans l'origine de la violence et exclut, pour sa part, l'idée d'une violence fondamentale.

Paul BERCHERIE se penche sur le burn-out, point de convergence actuel des troubles psycho-sociaux. Faisant référence à Lacan et à la fonction de l'idéal, clé de voûte de la structuration subjective, sous l'égide de la fonction paternelle, il constate que le burn-out reste le plus souvent dans le registre névrotique, même si l'aspect infantile dans le conflit personnel sous-jacent est lié à une carence du développement. Ces sujets, victimes d'un burn-out, s'accrochent à une figure transférentielle qui reçoit la projection de l'instance idéale, mais la spirale dépressive ne les entraîne pas hors réalité, grâce à un souci de soi. Cependant, des risques de violence, de passages à l'acte massifs contre soi ou autrui, existent pour des structures limites ou psychotiques. Il en donne des exemples dans la clinique ou le cinéma.

Or, si auparavant les conflits en jeu dans la dépression du burn-out se jouaient plutôt dans l'inconscient du sujet, ils semblent de plus en plus se jouer sur le terrain social, dans le milieu professionnel, en lien avec une brutalisation de ce lien social, une déshumanisation du monde de l'économie, et des dirigeants narcissiques se livrant à des comportements d'exploitation et de maltraitance.

François DUPARC réintroduit la notion de temps, notion, selon lui, essentielle pour Freud, dans le processus aboutissant à la violence. Le temps co-constructeur des traces mnésiques et des stades de la structuration psychique est ainsi impliqué dans les différentes formes de violence, formes liées au moment traumatique. Car personne n'échappe à la compulsion de répétition, reproduisant le traumatisme passé. Il évoque quatre niveaux de représentations liant les pulsions primaires et gérant l'excitation : *l'émotion primaire*, les *formes motrices*, les *images* et les *mots*, et explique les formes de violence (débordement, sadisme, meurtre) selon le temps de l'impact traumatique.

Il rappelle que les Fantômes Originaires sont en fait des proto-fantômes, donc des actes violents d'origine phylogénétique ou épigénétique. Ces proto-fantômes, sous-jacents à la violence, peuvent aussi, dans les sept crises de la vie (naissance, école et Œdipe, puberté, sortie de l'adolescence et parentalité, ménopause et andropause, retraite, fin d'autonomie) faire résonance et écho en chacun de nous en fonction, non seulement de nos traumatismes, mais aussi en écho à l'histoire collective du moment. Il en surgirait, ainsi, différentes formes de violence, selon les époques.

Évelyne LARGUÈCHE estime que l'injure est violence, elle blesse, le corps y est impliqué, même si ce n'est pas une violence physique. Ce n'est pas sous forme de duel que cette violence se manifeste, il y a toujours un témoin ; mais c'est aussi, pour celui

qui injurie, en projetant l'injure sur autrui, d'éviter d'être débordé psychiquement et ainsi maintenir un sentiment de toute-puissance. L'injure est violence car c'est un mouvement qui exclut l'autre, devant témoin. Elle symbolise la non reconnaissance, signifie à l'autre son élimination. Mais c'est aussi un moyen d'éviter le débordement en le projetant sur autrui et prouver sa toute-puissance, face à notre impuissance.

Le livre se termine sur un chapitre de Gérard Bonnet sur les idéaux qui nous gouvernent et leurs ravages.

Puissent ces différentes approches nous ouvrir des perspectives de réflexion, pour le temps présent.

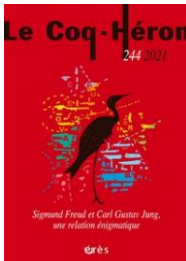
Maryse Paulin-Mahieux

Freud et Jung : quelques raisons d'une séparation

In « le Coq-Héron » Éres - 2021/1 N°244/ pages 33 à 40

Sur Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2021-1-page-33.htm>

Aimé AGNEL



C'est en référence à Freud que, selon A. Agnel, Jung a construit sa théorie analytique depuis « Les Types Psychologiques », en passant par une conférence, publiée en 1929, intitulée « l'opposition entre Freud et Jung » et ceci jusque dans les années 40 ; il s'en dégage alors pour afficher sa propre théorisation et se situer par rapport à Freud, non plus en opposition mais en continuateur.

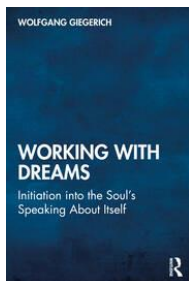
Aimé Agnel expose différents concepts qui séparent les deux hommes – instincts, inconscient, sentiment, énergie – et offre une vision de l'évolution de la pensée de Jung qui, en introduisant dès *Les Types Psychologiques*, et en opposition à Freud, la subjectivité dans toute psychologie (celle du patient, comme celle de l'analyste et même du théoricien), aboutit à une vision kaléidoscopique dynamique de la psyché. Cette vision, associée à sa notion du Soi, va de pair avec une conception « d'égalité absolue de tous les êtres », comme l'écrit A. Agnel, et ainsi avec une pratique du transfert qui lui est propre.

Maryse Paulin-Mahieux

Working with Dreams: Initiation into the Soul's Speaking about Itself

Routledge, 2020 – ISBN 9780367525132

Wolfgang Giegerich



« Mon œuvre tardive et plus importante (à ce qu'il me semble) est toujours laissée intouchée dans son obscurité primordiale ». Dans cette phrase, tirée d'une lettre de juin 1956 (à Nelson), C. G. Jung posait un regard résolument diachronique sur son œuvre et y décelait une évolution dans sa pensée. Il est vrai que la vieillesse n'est pas toujours équitable dans le jugement qu'elle porte sur la jeunesse, mais si l'on prend cette assertion au sérieux, se pose la question de savoir en quoi l'œuvre tardive de Jung dépasse son œuvre antérieure.

W. Giegerich présente sa propre œuvre, du moins en partie, comme une réponse à cette question. Il détecte – comme il l'explique dans ce livre en termes plus clairs que jamais – un tournant dans la pensée de Jung commençant avec l'étude approfondie de l'alchimie, dans laquelle ce dernier s'est engagé à partir des années 30. Tandis que Jung plongeait dans les écrits alchimiques à la recherche, selon ses propres mots, « d'une sorte de couverture » pour la « révélation primordiale »¹ de ses auto-expérimentations des années 1913-21, il absorbait en même temps, selon Giegerich, la « façon de penser hermétique » (p. 4) de ces mêmes textes. C'est la présence accrue de ce nouveau style de pensée dans les écrits de Jung qui marque pour Giegerich la véritable naissance de la psychologie analytique en tant que nouvelle approche de la psychologie, opposée aux approches positivistes et scientifiques qui prédominaient à son époque et continuent à prédominer à la nôtre.

D'après Giegerich, cette adoption d'un nouveau style de pensée est bien illustrée par le changement radical que l'on peut constater dans la façon dont Jung approche les rêves. Pour l'auteur de l'essai *Sur la psychologie de l'inconscient*, publié pour la première fois en 1916, les rêves sont toujours ce qu'avait soutenu la psychanalyse, à savoir « la voie royale vers l'inconscient... [qui] mène aux secrets personnels les plus profonds » (*GW* 7 §25). Pourtant, presque quarante ans plus tard, en 1950, le même auteur écrira que « dans les mythes et les contes de fées, comme dans les rêves, l'âme parle d'elle-même (*in Mythen und Märchen wie im Traume sagt die Seele über sich selber aus*) » (*GW* 9/I §400). On aperçoit ici, selon Giegerich, non pas le remplacement d'une théorie

¹ Protocoles pour Souvenirs, rêves et pensées, p. 149, cité par S. Shamdasani dans son introduction aux Carnets noirs, t. I, p. 110.

du rêve par une autre, mais plutôt le passage d'une conception globale de la psychologie à une autre. Selon la première conception, la psychologie reste la psychologie des personnes et a à faire avec leurs secrets personnels. Selon la deuxième, la psychologie, à proprement parler, est une psychologie de l'âme. Elle place les rêves sur le même plan que les mythes et les contes de fées et maintient qu'ils ne parlent pas du rêveur (du moins principalement), mais de ce que l'on désigne par la métaphore traditionnelle de l'« âme ».

Mais en quoi consiste cette étrange tautologie de la « psychologie de l'âme », fruit de l'œuvre tardive de Jung ? Le livre de Giegerich, comme son sous-titre l'indique, vise, au moyen d'une réflexion sur les rêves et sur leur rôle dans le processus psychothérapeutique, à introduire le lecteur à cette autre façon de concevoir la psychologie.

Dans la première section du livre, notre auteur adopte, à l'instar de Jung, une attitude agnostique quant à l'origine et au but des rêves. Il propose plutôt un examen phénoménologique de son sujet. Il constate au cours de cet examen que le rêve avec lequel on travaille en psychothérapie est une expérience consciente, ou plutôt le souvenir d'une telle expérience. À la limite, le psychothérapeute peut même concevoir le rêve « original » et inconscient comme une fiction nécessaire pour mieux comprendre le rêve qui se présente à nous à notre réveil. On constate également que le rêve est un phénomène linguistique ou « logique », un « paquet de sens » (p. 17) plutôt qu'un fait naturel, qui se présente d'emblée à nous comme une interprétation. Chaque rêve particulier représente aussi une réalité privée et entière, indépendante de la réalité partagée de la vie éveillée.

Après la question de l'origine et du but des rêves, l'auteur soulève une deuxième question : pourquoi s'intéresser à ces étranges choses que sont les rêves ? Giegerich fournit une première réponse en faisant écho à la phrase de Jung déjà citée. Les rêves, comme les mythes et les contes de fées, nous donnent accès, non pas à l'inconscient d'une personne, mais à l'expression libre de « l'âme objective ». Toutefois, à la différence des mythes et des contes de fées, les rêves, comme nous venons de le rappeler, sont des réalités privées. Ils doivent donc être conçus comme une forme de l'expression libre de l'âme qui apparaît nécessairement à travers des personnes particulières. Plus précisément, dans le cas des rêves, l'âme se produit exclusivement dans les individus concrets en faisant souvent usage de leurs contenus psychiques singuliers pour s'exprimer.

Mais si le rêve est digne d'attention en tant que lieu d'expression libre de l'âme objective, on pourrait encore s'interroger sur l'utilité pratique des rêves au sein de la démarche thérapeutique elle-même. Suivant Jung, notre auteur soutient que le psychothérapeute peut et même doit décevoir le patient. Avec un simple « je ne sais pas » face aux demandes d'explications salvatrices de la part du patient, et en suggérant un recours aux rêves, non pas comme panacée, mais à défaut d'autres choses, le thérapeute peut ouvrir une brèche. C'est une brèche qui mènera peut-être à la capitulation du perspectif de l'ego chez le patient et à l'initiation de ce dernier à l'âme.

La question de l'âme objective continue d'être abordée au cours de la section suivante, qui porte sur l'attitude qu'il convient d'adopter à l'égard des rêves. D'après Giegerich, la psychothérapie telle que Jung la concevait n'est pas une technique, c.-à-d. un moyen pour arriver à une fin. En tant que *psychothérapie* (ce qui est d'ailleurs loin d'être la seule chose qui se passe dans le cabinet du thérapeute), elle sert l'âme et son expression libre en lui accordant toute son attention. Elle ne cherche ni la guérison ni l'amélioration du patient. Cette conception de la psychothérapie se base sur ce que notre auteur nomme la « différence psychologique » entre deux styles de pensée.

Un de ces styles de pensée est celui de l'« humain, trop humain », de l'ego, de l'arène sociale et des faits positifs. C'est le style de pensée propre à notre psyché subjective. Il y a pourtant un autre style de pensée, celui propre à l'âme, comme on la voit s'exprimer dans les mythes, les rites, les rêves, etc. L'âme, pour Jung, est objective et culturelle. Malgré l'existence de ses traces (dans les œuvres d'art, les rêves, les symptômes névrotiques, etc.), elle n'est pas une chose existante. Elle est plutôt un événement qui se réalise quand et aussi longtemps que l'on pense quelque chose selon le style de pensée propre à l'âme. Autrement dit, l'âme ne se réalise que dans l'événement de la pensée psychologique. Nous faisons exister l'âme, par exemple, chaque fois que nous arrivons à donner une interprétation véritablement psychologique d'un rêve.

Cette idée paradoxale, ou mieux encore, « ouroborique » (de « l'ouroboros » tant aimé des alchimistes), de l'âme comme à la fois productrice et produit des rêves peut être déroutante. Cependant, comme les rêves eux-mêmes en témoignent, ce qui est pour la pensée éveillée contradiction et paradoxe est parfaitement naturel à la pensée de l'âme. Pour notre auteur, il faut essayer de penser l'âme selon sa propre logique sans quoi l'on risque de mettre à sa place un souhait de l'ego. Le psychothérapeute doit chevaucher ces deux styles de pensée. Il doit toujours rester homme, mais aussi penser l'âme, et ce, selon la logique propre de celle-ci. Quand il travaille un rêve, il doit s'orienter non pas vers le patient et ses ressentis, ni vers lui-même, mais vers l'âme et ses expressions. Pourtant, l'interprétation reste la sienne et le produit d'un moment donné. Elle a, comme le rêve lui-même, un caractère événementiel.

Au cœur du livre, on trouve une longue discussion sur l'interprétation du texte même des rêves (le rêve dans la psychothérapie étant souvent un « texte » au sens littéral du terme, à savoir un texte écrit que le patient apporte, et en tout cas toujours un texte au sens figuré). Dans cette discussion, l'auteur nous pousse au-delà des interprétations « objectives » (c.-à-d. celles qui nous orientent vers les choses du monde diurne) comme « subjectives » (c.-à-d. celles qui nous orientent vers les aspects de la personnalité du rêveur) du contenu des rêves. Le rêve est conçu comme une réalité complète qui se réfère à elle-même, et n'a pas besoin de s'appuyer sur une autre réalité pour être comprise. Giegerich présente ensuite la méthode clef de l'approche des rêves pratiquée par Jung, à savoir la « circumambulation » du rêve. Dans le geste mental de la circumambulation, on arrive à se centrer sur le rêve (étant cela autour duquel on circule) tout en le traitant, non pas comme un objet dont on veut extorquer de l'information technique, mais comme un sujet et un soi indépendant.

La discussion se poursuit avec la question du caractère vivant des images oniriques, pour ensuite aborder la possibilité de discerner l'horizon et le contexte propre à chaque élément du rêve ainsi que la question du patient et de ses associations. Elle se termine par un examen détaillé de la figure du moi du rêve (figure onirique contemporaine par excellence du rêve) et en traitant de la question épineuse de la représentation des processus biologiques et des problèmes de la personnalité dans les rêves.

Après ce long et riche développement central, le lecteur est heureux de trouver un chapitre entier où ces réflexions sont mises en œuvre et où il peut assister au travail d'un rêve par l'auteur. S'ensuit un chapitre dédié au rapport du rêve et du patient, suivi d'un autre qui regroupe des questions diverses qui n'ont pas été traitées ailleurs dans le livre, telle, par exemple, la question du rêve comme message au rêveur et celle du « numineux » dans les rêves. Le livre se clôt sur deux chapitres : un sur le but de l'interprétation des rêves, guidé par l'adage alchimique *Quod Natura relinquit imperfectum, Ars perficit*, et un autre qui nous incite à dépasser l'interprétation des rêves dans un cadre psychothérapeutique et à s'intéresser aux traces de l'âme qui sont pleinement objectives et partagées.

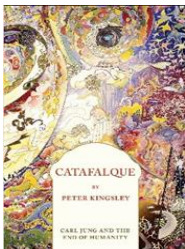
Il n'est pas possible dans l'espace du présent compte rendu de faire justice aux richesses que contient ce livre et à l'étendue de la pensée qu'il recèle. Il offre non seulement une introduction à la vision novatrice de W. Giegerich de la psychologie de C. G. Jung, mais aussi une nouvelle approche des rêves qui risquent d'intéresser tous ceux qui sont prêts à réfléchir sérieusement à ce phénomène à la fois si familier et si étrange.

Simon Fortier

Catafalque – Carl Jung and the end of humanity

Catafalque Press, 2018 (cartonné en deux volumes) – ISBN : 978-1-9996384-0-5 ; 2021 (broché en un volume) – ISBN : 9781999638412.

Peter Kingsley



Le livre de Peter Kingsley se veut un catafalque, cette estrade sur laquelle on place le cercueil pendant les obsèques. Il cherche à nous présenter un défunt, qui n'est personne d'autre que nous, notre culture et notre civilisation. Celles-ci, selon l'auteur, ne se sont pas annihilées matériellement, comme on a pu le craindre au cours du siècle dernier, mais intellectuellement, spirituellement.

Les déclarations de la mort spirituelle de l'Occident ne manquent pas depuis le début de l'ère industrielle, certains lecteurs

pourraient éprouver un sentiment de déjà-vu. Pourtant, ce nouveau cri du cœur essaie de se distinguer de ses prédécesseurs en affichant une grande érudition (comme en témoignent les centaines de pages de notes) et en se présentant sous le signe de C. G. Jung. Selon Kingsley, Jung faisait partie des rares résistants à la modernité, ceux qui ont lutté à contrecourant pour un rattachement aux traditions anciennes et pour le sens (« *meaning* ») contre le vide de sens (« *meaninglessness* ») ambiant. Le combat ayant été pourtant perdu, il ne nous reste plus qu'à nous lamenter autour de la dépouille.

Kingsley propose comme métaphore de l'histoire de l'Occident le palimpseste, ces anciens documents sur lesquels le texte d'origine a été occulté par l'ajout d'un nouveau texte. D'après lui, il y avait bien un texte originel de la vie intellectuelle et spirituelle de l'Occident, mais celui-ci a été recouvert il y a 2500 ans par la ville qui est devenue synonyme de l'esprit occidental : Athènes. L'impérialisme athénien, malgré ses défaites sur les plans militaires et politiques, s'est poursuivi au quatrième siècle avant notre ère sur les plans culturels et intellectuels par l'influence de celui qui serait ultérieurement considéré comme le fondateur de la philosophie, Platon.

Dès son premier livre, Kingsley, spécialiste de la pensée dite « présocratique », a proposé une relecture radicale des textes de ces penseurs grecs dont il ne nous reste que des fragments. Il s'oppose notamment à la lecture d'Aristote, qui voyait en eux autant de précurseurs de la philosophie athénienne. Selon Kingsley, les fragments de ces auteurs ainsi que les découvertes archéologiques prouvent en fait que Parménide, Empédocle et certains autres n'étaient pas des « philosophes » dans le sens platonicien du terme, mais bien plutôt des figures chamaniques².

Les fragments de certains textes présocratiques, toujours selon Kingsley, témoignent de *nekylai*, ces voyages effectués vers le monde des morts pour rencontrer des détenteurs de connaissances pouvant ensuite être prodiguées par les voyageurs du royaume des morts à la Grèce entière. C'est le *logos*, la raison, qu'ils rapporteraient de là-bas. Celle-ci n'étant pourtant pas, si l'on en croit Kingsley, la raison avec laquelle nous sommes familiers, la raison de la pensée rationnelle pour laquelle on a si souvent loué les Grecs. La raison présocratique devrait plutôt être conçue comme une façon de servir le « sacré ». C'est cette raison primordiale que Platon et Aristote, dans leur incompréhension ou même par malveillance, occulteraient pour la remplacer par une raison philosophique. De cette façon, ils rompraient le lien avec la nature et le service au sacré qui constituaient la vraie œuvre des premiers penseurs grecs et auraient ainsi déterminé l'évolution intellectuelle et spirituelle de l'Occident jusqu'à nos jours. Comme

² Kingsley lui-même soutient qu'ont eu lieu des rencontres décisives entre de véritables chamans de l'Asie centrale et les premiers penseurs grecs, notamment Pythagore. Voir, entre autres, P. Kingsley, *A Story Waiting to Pierce You: Mongolia, Tibet and the Destiny of the Western World*, Golden Sufi Center Publishing, Point Reyes, CA, 2010. Pour une critique de cette hypothèse et de la méthodologie de Kingsley en général, voir J. Bremmer, « Method and Madness in the Study of Greek Shamanism: The Case of Peter Kingsley », dans *ASDIWAL. Revue genevoise d'anthropologie et d'histoire des religions*, 13 (2018) pp. 93-109.

dans le cas d'un palimpseste, Platon et Aristote auraient écrit, sur le texte primitif, le texte d'une autre histoire de l'Occident.

Pourtant, même au sein de cette tradition occidentale travestie, quelques rares figures seraient parvenues à nager à contrecourant, dans le sens de ces penseurs présocratiques. Selon Kingsley, C. G. Jung en était une. Toutefois, comme dans le cas de l'Occident tout entier, l'auteur considère que de lointains héritiers de Platon et d'Aristote ont tenté de faire de sa vie et son œuvre un palimpseste, occultant le texte primitif par un autre.

Se présentant souvent comme un homme de science partageant l'approche et la perspective dominantes de son époque (cette « personnalité numéro 1 » de la célèbre dichotomie qu'il fait de lui-même dans ses mémoires), C. G. Jung tel que nous le décrit Kingsley était en réalité une figure proche du Merlin de Robert de Boron. C'était un mystique, un prophète et un magicien qui se trouvait seul et presque incompris parmi ses contemporains (sa « personnalité numéro 2 »).

Pour Kingsley, comme ses prédécesseurs Parménide et Empédocle, Jung avait fait un voyage aux enfers. Il est vrai que Jung considérait avoir été obligé, à l'instar d'Ulysse et ses compagnons, d'entreprendre un voyage au royaume des morts, et que ce voyage constituait le moment capital de toute son existence. Réfléchissant aux destins divers de ses camarades de classe, il écrivait en effet : « [Albert] Oeri, après bien des hésitations, se maria peu après ; quant à moi, le destin me fit cadeau, comme à Ulysse, d'une Nékyia, d'une descente dans le sombre Hadès »³. Selon les notes encore inédites de sa secrétaire, que Kingsley rapporte, Jung voulait même qu'une citation de l'Odyssée soit placée en exergue au livre qui devait devenir *Souvenirs, rêves et pensées* : ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο (« ceux qui sont heureux d'avoir échappé à la mort »⁴). Ces paroles sont prononcées par Ulysse à plusieurs reprises quand il raconte les périls qu'il a rencontrés et auxquels beaucoup de ses compagnons n'ont pas survécu. Jung semblait donc bien avoir l'impression qu'il avait tout juste échappé à la folie et la mort dans ce voyage, tel qu'on le trouve documenté dans les *Carnets noirs* et le *Livre rouge*.

Dans l'interprétation de Kingsley, comme jadis Ulysse interrogea Tirésias sur les rives d'Hadès et Parménide s'entretint avec la déesse de son poème, Jung a pu interroger l'être qu'il nomme Philémon au royaume des morts. De cette rencontre découleraient toute sa pensée et son œuvre postérieure. Et pourtant, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'image que *Catafalque* donne de cette rencontre n'est pas comparable à celle d'un héros qui rapporterait la matière brute de l'autre monde au nôtre pour ensuite la former à sa guise. « Je voulais accomplir quelque chose dans ma science et je suis tombé sur cette coulée de lave, et celle-ci a alors tout ordonné (Ich wollte etwas leisten in meiner Wissenschaft und bin dann auf diesen Lavastrom gestoßen, und der hat dann

3 Souvenirs, rêves et pensées, p. 167.

4 Catafalque, vol. II, p. 497, n. 57.

alles angeordnet) », ⁵ confiait Jung dans sa vieillesse à sa secrétaire. Il faudrait donc comprendre que ce n'est pas Jung qui donne forme à cette matière à travers son œuvre et sa pratique, mais bien cette matière qui donne forme à Jung lui-même et à son œuvre pour le restant de sa vie.

Pour Kingsley, Jung a atteint l'autre rive. Il a fait le sacrifice terrible de tout espoir pour y entrer. Enfin, il est revenu de notre côté du rivage. *Catafalque* nous rappelle que nous connaissons, au moins de nom, certaines choses qu'il a rapportées de ce voyage là-bas : la connaissance de l'objectivité des phénomènes psychiques ; la connaissance du rôle du « numineux » dans la guérison psychique ; l'idée du processus d'individuation. À chacune de ces idées, Kingsley donne sa propre interprétation. Par exemple, le « numineux », d'après Kingsley, est loin d'être un simple outil thérapeutique. Ce serait plutôt nous qui serions les outils de « la puissance numineuse du sacré », comme notre auteur la nomme. Pourtant, pour laisser cette puissance faire ce qu'elle a à faire, il faut, rappelle Kingsley, devenir des outils conscients de celle-ci, en écartant nos problèmes personnels et ce que l'on appelle notre « individualité ».

Quant à cette « individualité », elle se distingue nettement, selon Kingsley, de l'idée d'individuation. L'individuation, dans son interprétation, n'est pas un processus consistant à devenir plus particulier (à savoir cultiver ses excentricités), mais au contraire à devenir plus universel. Selon lui, ce processus doit être compris dans la lignée des formes de déification mystique qui remontent à la plus haute antiquité, au cours desquelles l'individu est dépouillé précisément de tout ce que l'on dit communément être les marques de son « individualité ». Il s'agit d'un processus ardu au plus haut point et réservé à une infime minorité.

Au-delà de ces idées et intuitions que Jung développerait, ou plutôt qui se développeraient par l'intermédiaire de Jung, Kingsley soutient, en s'appuyant sur des scènes décrites dans le *Livre Rouge* et sur certaines anecdotes relatées par les proches de Jung, que le voyage de Jung au pays des morts lui a permis de rapporter également de la magie (en donnant à ce terme une conception assez vaste et flottante). Jung aurait aussi, malgré lui, rapporté le don prophétique. Kingsley insiste pendant de longues pages sur le fait que tout véritable prophète ne se reconnaît pas comme tel et renie son statut de prophète. Les refus de Jung d'être vu comme un prophète devraient donc être paradoxalement compris comme des confirmations de l'authenticité de sa vocation prophétique. Tout ce développement culmine dans une présentation par Kingsley de la prophétie jungienne, sous la forme des célèbres rêves que Jung fit au seuil de la mort concernant une dévastation planétaire. Cette dévastation, comme Kingsley l'interprète, ne doit pas être comprise comme matérielle, mais plutôt spirituelle. L'Occident, comme il le soutenait depuis le début de l'ouvrage, s'est finalement autodétruit.

Au cœur du propos de ce livre réside donc une alternative binaire : la rationalité profane et maligne d'Athènes qui a dominé en Occident et qui a tenté d'effacer son

⁵ La citation, donnée par Kingsley (vol. II, p. 517, n. 89), provient des notes inédites d'A. Jaffé. Elle n'a pas été retenue dans le texte final de *Souvenirs, rêves et pensées*.

contraire, à savoir l'irrationalité sacrée de la Grande Grèce et de quelques autres figures comme C. G. Jung. Pourtant, comme l'écrivait l'auteur d'une recension du premier livre de Kingsley, qui nous présentait déjà ce même choix manichéen, « sûrement *tertium datur*? »⁶. Chaque aspect de ce binaire est en effet à mettre en cause. Au sujet de l'alternative « rationalité vs. Irrationalité », par exemple, nous pouvons citer une étude consacrée précisément à la pertinence de celle-ci pour notre compréhension des penseurs présocratiques : « la peur du rationnel ne doit pas remplacer la peur de l'irrationnel, même si – ou plutôt simplement parce que – nous avons désormais pris conscience que la rationalité est un phénomène complexe et parfois même dangereux⁷ »

Il y a au fond un côté très polémique à *Catafalque*, à tel point que l'on ne peut pas le parcourir sans penser aux grands polémistes chrétiens de l'antiquité. On trouve déployé ici tout l'arsenal de la polémique antique, tel que le pathos, l'invective et surtout l'hyperbole, et comme les grands polémistes d'antan, l'auteur cache à peine le plaisir qu'il prend à railler et à confondre ses adversaires. En tant que polémiste, Kingsley s'autorise non seulement à raconter l'histoire d'une façon qui conforte ses thèses, mais aussi de faire preuve d'un tel manque de charité interprétative envers ses adversaires que son approche confine parfois à la mauvaise foi. Toutes ses interprétations de Platon, pour ne prendre qu'un exemple, ne sont que des caricatures grossières. Les écrits de Jung lui-même n'échappent pas non plus aux distorsions requises par la polémique. Par exemple, tandis que Jung écrit que, plus la raison se comporte comme si elle était totalement indépendante, plus elle devient pur intellect (GW 9.1, §173 : « *Je selbständiger sich die Vernunft gebärdet, desto mehr wird sie zu reinem Intellekt* »), Kingsley présente le même passage comme si son auteur soutenait que « *rationality [...] always « turns into sheer intellectuality* »⁸.

Dans une analyse minutieuse du premier livre de Kingsley, le spécialiste de la pensée présocratique J.-C. Picot se trouvait obligé de conclure qu'il y avait une « mise à l'écart possible, chez notre auteur [c.-à-d. Kingsley], de données contradictoires du corpus dans le but de faire valoir une argumentation » et que « Kingsley s'est trop souvent donné [...] la tâche facile »⁹. On est malheureusement contraint d'arriver à une pareille conclusion à propos de *Catafalque* et de l'interprétation de l'œuvre de C. G. Jung qu'il propose. Le lecteur apprendra beaucoup en lisant attentivement ce livre, mais il doit prendre chaque assertion avec des pincettes et vérifier chaque référence.

Simon Fortier

6 J. Barnes, Revue de Ancient Philosophy, Mystery, and Magic: Empedocles and the Pythagorean Tradition de P. Kingsley », dans *International Journal of the Classical Tradition*, 4(3), 1998, p. 462.

7 A. Laks, « Phenomenon and Reference: Revisiting Parmenides, Empedocles, and the Problem of Rationalization » dans S. Humphreys, R. Wagner (éds), *Modernity's Classics*, Springer, Berlin, Heidelberg, 2013, p. 166-86, 183.

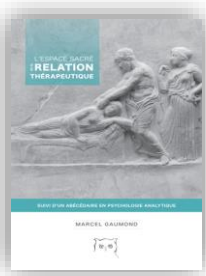
8 *Catafalque*, vol. II, p. 496, n. 55.

9 J.-C. Picot, « L'Empédocle Magique de P. Kingsley », dans la *Revue de Philosophie Ancienne*, 18(1), 2000, p. 79.

L'espace sacré de la relation thérapeutique

Éditeur Publié en 2021, ISBN 9782982033504

Marcel Gaumond



« *L'espace sacré de la relation thérapeutique* » est un livre grave sous une plume légère et fluide. Ce livre interroge, considère et parfois contemple la relation soignant-soigné. Ce livre est important à l'heure où les liens interpersonnels du soin sont de plus en plus sous l'intérêt froid et les dures exigences de la marchandisation de l'existence. Dans cet ouvrage, Marcel Gaumond nous fait vivre cette dimension de la sacralité de la relation thérapeutique loin de préoccupations matérialistes, proche d'Asclépios et d'Hippocrate.

L'auteur fait l'inventaire de multiples aspects de la relation thérapeutique, prenant appui sur les mythes fondateurs de cet art de guérir. Les contes y sont une source d'éveil pour le lecteur, comme pour les patients qu'il nous fait rencontrer. Plus que d'illustrer son propos avec les mythes, il nous fait ressentir les forces psychiques qui sont à l'œuvre dans le travail thérapeutique. Il alterne ces récits mythologiques avec des cas cliniques, écrits dans un style parfois romanesque. Nous sommes à chaque fois pris par le récit, comme nous le serions à la lecture d'un roman ou d'un conte. C'est une rencontre avec des patients, autant de personnages vivants sous sa plume. Il pose d'emblée le Sacré comme fondement voire fondation de l'existence. Le sacré de la relation thérapeutique confère à la personne un sentiment d'indestructibilité intérieure. Il est la condition pour que se métamorphose l'âme et qu'elle reprenne son chemin, sa dynamique. La relation est considérée comme un lieu sacré, un espace de sécurité où le soi peut se découvrir.

Le contenu du livre est constitué de neuf chapitres suivis d'un épilogue et d'un abécédaire. **Dans ces neuf chapitres**, l'on trouvera le développement de thèmes aussi divers que :

- L'approche symbolique de la maladie.
- La dialectique des fonctions primales de l'analyste.
- La dynamique interne des contes et la finalité de ceux-ci dans la perspective jungienne.
- L'expérience de la séparation psychique et la nécessaire intégration de l'anima/animus comme outil d'actualisation d'une telle séparation.
- Le défi d'atteindre, dans le cadre d'une démarche analytique, l'étape de la *transformation*, qui nécessite la reprise de contact avec la blessure nucléaire et sa métabolisation.

- Le processus d'individuation vécu par Zelig – titre d'un film de Woody Allen – et la dynamique amoureuse comme source motrice d'un tel processus.

- La tâche fondamentale qui incombe à tout thérapeute. Une tâche qui consiste à offrir à la personne souffrante qui le consulte un espace sécuritaire où il devient progressivement possible de s'ouvrir au chaos sans perdre la raison, de faire face à l'inconnu sans se sentir totalement abandonné ou perdu, d'accueillir et d'admettre comme faisant partie de sa propre réalité tout cet insupportable de la vie qui avait dû être refoulé et projeté sur les autres, faute de trouver en soi un terreau d'intégration.

- Les règles de base de la relation psychothérapeutique.

- Les apports singuliers de l'approche jungienne que l'on trouve dans le *religere* de l'écoute analytique, le processus dialectique du moi et de l'inconscient et les techniques d'objectivation de l'inconscient (écriture, images et jeu de sable).

Dans son épilogue, Marcel Gaumond reprend une vue rétrospective de son expérience de thérapeute. Je le cite :

« ... je pense au thème de la relation amoureuse » qui primordialement, et invariablement, est au cœur de toute démarche analytique. Et je pense ensuite à tous ces autres thèmes qui en dépendent : celui de la “blessure originelle”, celui de la nécessaire “séparation psychique”, celui de la “persona”, c'est-à-dire de toute cette poudre théâtrale que nous sommes socialement enclins à jeter aux yeux des autres comme substitut à cette indigente image de soi que notre passé relationnel a incrustée en nous, celui de “l'ouverture à l'autre” qui dans le vaste champ des théories et pratiques psychanalytiques peut se traduire par l'ouverture aux “autres vérités” que représentent ces différentes théories et pratiques, et puis à celui de notre “incertitude”, ce sentiment généré par notre humaine condition d'extrême vulnérabilité. » p. 205

Et puis, à la toute fin de son livre, dans la continuité de cette dynamique de la relation thérapeutique, Marcel Gaumond rédige **un abécédaire** personnel. Bien plus qu'un abécédaire, l'auteur prend le prétexte de l'alphabet pour y déposer et y développer sa vision dynamique de certains « mots-clés » qui ouvrent des portes et des fenêtres sur des horizons, des paysages, des histoires, autant d'allégories, métaphores, phénomènes relatifs aux propos de son livre.

Ce livre serait à lire par tout professionnel de la relation d'aide. Il redonne une légitimité à l'approche analytique et en particulier à celle de C. G. Jung par « l'essentiel » mis en évidence dans ce lieu sacré de la rencontre thérapeute-patient.

Le lieu sacré n'est-il pas dans la résonance intime et charnelle que vit le thérapeute ?

Et le temps ? Temps sacré, rituel, rythmé, qui scande les semaines, les mois et les années, à l'intérieur duquel tout est symbole et qui peut, grâce à cela, éveiller la fonction transcendante et (re)mettre le processus d'individuation de la personne sur la route du soi !

Michèle Desonai

Pourquoi l'inceste ? Une psy explique

Édition Dauphin – Novembre 2021 – ISBN 9782716317740

Ève Pyliser



Après plusieurs articles publiés autour de la problématique du complexe d'Œdipe d'un point de vue transgénérationnel, Ève Pyliser sort aujourd'hui son premier ouvrage : "Pourquoi l'inceste ? Une psy explique".

L'auteure nous emporte dans une relecture tout à fait passionnante et stimulante autour des paradigmes archétypaux de la structure relationnelle parent-enfant, sur la question du complexe d'Œdipe, et de sa potentialité inhibitrice, voire destructrice, du processus d'individuation de l'enfant.

Le complexe d'Œdipe est ce passage organisateur de la psychosexualité dans le processus d'individuation de l'enfant. Quand il est rendu possible et sain par l'environnement parental, le sujet peut advenir, parce qu'inscrit à sa juste place dans sa lignée (génération) et dans l'orientation de son désir.

Dans sa note introductive, l'auteure situe le sujet de son ouvrage sur le double plan de la clinique et des enjeux sociaux actuels. Elle nous invite à penser le changement de paradigme de la place de l'enfant, depuis Freud, depuis Dolto et jusqu'à l'enfant roi, et dénonce « la partie immergée de cet iceberg incestueux : l'incestuel. (...) souvent confondu avec une proximité prouvant l'amour parental. »¹⁰

Elle invective les adultes à prendre cette place éthique et responsable dans l'éducation qui leur est confiée de donner aux enfants, « ce qui demande que les adultes éduquant l'enfant sachent frustrer leurs désirs le concernant », et propose une analyse du complexe d'Œdipe parental inversé.

Dans la lignée de son article ayant pour support le conte de "La petite Sirène"¹¹, c'est par la relecture des mythes fondateurs et des contes traditionnels, qu'Ève Pyliser dépasse voire dénonce la lecture freudienne qui avait forços de la problématique œdipienne, les désirs et dénis des figures parentales, notamment maternelles.

Dans cet article, l'auteure questionnait « l'impasse dans laquelle la quête de la féminité, doublée de celle d'un authentique vécu amoureux et génital, peut être vécue

10 Pourquoi l'inceste ? Ève Pyliser, Éd du Dauphin, 2021, pp. 11 -12.

11 "La petite Sirène". La désincarnation comme unique issue face à l'Œdipe familial. In *Cahiers jungiens de Psychanalyse* N° 145, juin 2017.

quand le poids d'un complexe d'Œdipe parental renversé fait barrage au déroulement et au dénouement d'un complexe d'Œdipe sain chez l'enfant »¹².

Dans son livre, une lecture plus littérale des contes et des mythes¹³, moins projective que celle qui en est souvent faite, lui permet de dégager de ces textes les fantasmes incestueux ou incestuels du côté parental. Dénier des générations, dénier du sujet, menant parfois à ce dénier du corps (sexué) que l'on connaît dans le processus anorexique. Le complexe d'Œdipe parental renversé, tel qu'il est vécu par Antigone, est un complexe « doublement transformé » : inversion au niveau de l'appartenance sexuelle, inversion au niveau générationnel qui bloque l'enfant dans son évolution.

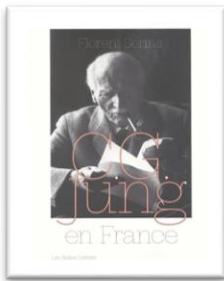
Un livre sur l'inceste... Actualité sociale ? La synchronicité du calendrier éditorial semble le confirmer, avec la sortie en librairie, cette même année, du "Œdipe n'est pas coupable", du psychanalyste Pierre Bayard, dans lequel le freudien nous propose une relecture du mythe sous forme d'enquête policière, sur les routes de Grèce. Il y traque Jocaste, qui ne peut plus prétendre au suicide de tristesse, mais bien à la mort comme issue face à cette évidente culpabilité. « La pulsion infanticide est donc bien un angle mort de la théorie freudienne et la même pièce qui lui a permis d'inventer le complexe d'Œdipe peut nous permettre aujourd'hui d'y remédier. ¹⁴»

Sophie Pailloncy-de Scorbiac

C.G. Jung en France - Rencontres, passions et controverses

Ed. Les Belles Lettres – Paris – 2021 – EAN13 : 9782251451985

Florent Serina



Il en témoigne d'emblée, dès les premières pages d'introduction : c'est « l'ambivalence contemporaine », les passions toujours virulentes autour de Jung – « ou plutôt des représentations que l'on s'en fait » – et de son œuvre, ainsi que le manque de neutralité du champ psychanalytique, même dans les travaux d'historiens, qui ont amené Florent Serina à se lancer dans cette « enquête » longue et minutieuse.

Celle-ci s'est construite et étoffée au fil du temps, de thèse en post-doctorat, livre, articles et communications

¹² Ibid.

¹³ La trilogie de Sophocle et les contes des frères Grimm et de Charles Perrault

¹⁴ Œdipe n'est pas coupable, Pierre Bayard, Éd de Minuit, 2021.

successives, qui l'ont amené à développer tel ou tel thème du livre aujourd'hui proposé. Et certes, il aura bien fallu ces travaux premiers avec toute leur rigueur universitaire, leur large documentation, leur recherches approfondies pour que ce livre foisonnant, riche d'informations inédites voie le jour et que nous soit racontée une histoire. Non pas tant l'histoire de la personne Jung, déjà narrée au long de plusieurs biographies, même si le rôle de l'homme dans la diffusion – ou non-diffusion – de sa pensée transparaît çà et là ; mais l'histoire d'une œuvre, de sa réception, de son devenir et des aléas de celui-ci, des voies de circulation qu'elle empruntera, des blocages et des interprétations, adaptations, détournements parfois, auxquelles elle donnera lieu. L'œuvre de Jung est vaste et complexe, l'histoire de la diffusion des idées qu'elle porte et des écrits qui la transmettent l'est tout autant.

L'historien témoigne de ses recherches, du souci de rigueur qui l'amène à puiser dans les fonds privés, les courriers non publiés et à dénicher des informations via des sources multiples, bien au-delà des seules œuvres imprimées ou des fonds répertoriés.

Enquête, vraiment.

Car c'est l'histoire des faits que l'on nous raconte, rétablis dans leur vérité historique ; et en ce sens l'auteur fait œuvre de réhabilitation, il rétablit des faits distordus et des idées qui, quelquefois, l'ont été autant. Mais, au-delà, ce sont les histoires des transmissions et de leurs avatars, transmissions subjectives, transmissions des haines et querelles passées, que les « héritiers » ont maintenu et ré-enflammé parfois, transmissions et pérennisation de ces champs de lutte d'influence mis en place dès les premiers temps, aux héros adulés ou diabolisés.

Ainsi, rendre compte de l'émergence et de l'histoire d'un mouvement de pensée, de façon à la fois claire et exhaustive, n'est pas chose aisée. Il y a les événements, les idées, et théories, leur devenir et leur réception dans des champs parfois divers. Il y a les influences, les rencontres directes, héritages ou chemins parallèles, les personnes et leurs évolutions au fil du temps. Il y a les courants de pensée, dominants ou contraires, et la façon dont ils marquent une époque de leur empreinte, les groupes, leurs territoires, leurs oppositions et leur relation avec le courant dont on étudie le devenir. Et de nouveau les hommes qui les incarnent avec, si importantes, les émotions, ambitions, jalousies qui ne sont guère étrangères, nous le savons bien, au monde des idées, à leur prévalence dans les champs scientifique ou culturel et à la reconnaissance dont bénéficient leurs détenteurs.

Et enfin il y a les successeurs, les repreneurs, « héritiers » devenus eux-mêmes les représentants de choix de tel ou telle doctrine, dont ils doivent assurer la pérennité et l'expansion, tout en s'y assurant notoriété et réussite personnelle. Puis il y a les livres, facteurs essentiels de la diffusion de réflexions nouvelles dans un champ donné, et donc leurs traductions, leurs publications, leur réception.

L'historien aurait bien pu se perdre – et nous avec lui – dans ces fleuves aux méandres enchevêtrés. Si ce n'est qu'il applique à la rédaction de son ouvrage cette « clarté d'esprit », avantage ou limite à l'aptitude à entrer dans de nouvelles pensées, qui, selon Jung, caractérise l'esprit français. Et la langue précise, factuelle simplifie l'accès du

lecteur à l'information délivrée. L'auteur utilise à cet effet plusieurs outils, à commencer par le découpage général de l'ouvrage. Sans pour autant sacrifier l'ordre d'une trame chronologique globale, il adopte un rassemblement par thèmes qui facilite grandement notre compréhension. Ainsi nous pouvons aborder alternativement la place de la psychologie analytique dans le champ des sciences du psychisme, les problématiques très concrètes des choix de traducteurs, les relations compliquées aux théologiens, ou encore l'influence de Jung sur la pensée de Gaston Bachelard. Puis les titres évocateurs des chapitres nous font rentrer d'une courte périphrase dans l'objet de l'étude, qu'ils éclairent parfois d'une précision inattendue. - « *André Breton, entre fascination, équivoque et dénégation* ». Enfin, 'last but not least' comme se plaisait à dire Jung, les paragraphes de fin de chaque chapitre rassemblent en une synthèse remarquablement concise le cœur de ce qui a été développé dans le corps du texte.

Ainsi le lecteur peut, tout en conservant à l'esprit le tableau général et l'évolution de celui-ci, se plonger sans réserve dans l'aspect spécifique qui lui est relaté à un moment donné.

Et d'emblée le décor est planté. Celui d'un terrain où les extrêmes, les passions, affects et intérêts humains auront tout autant d'impact que les accords ou divergences entre théoriciens.

À rebours de toute polémique, Florent Serina s'attache alors à rétablir patiemment les faits au plus près de ce qu'ils ont été. En une étude soigneusement documentée, et validée à chaque étape par des notes précisant les sources exactes, il rectifie des récits postérieurs aux faits, teintés et distordus en fonction des buts et allégeances de leurs auteurs. Et il nous donne accès aux tout débuts de l'histoire. Celle d'un jeune psychiatre engagé avec ses collègues du Burghölzli dans ses recherches propres et ses innovations personnelles, et dont les travaux acquièrent assez vite une certaine renommée. Chercheur connu des milieux psychiatriques français même si, déjà, incompréhensions et jugements de part et d'autre sont au rendez-vous. Nous sommes loin du rôle de simple satellite déviant, ou de « dauphin déchu » auquel un Freudocentrisme et Lacano-centrisme dominants n'ont eu cesse de le réduire.

Puis, période par période, la longue tapisserie se déroule. Le lecteur peut suivre à plusieurs étapes les difficultés rencontrées pour que soient traduits et édités les travaux de Jung. Ce sera souvent avec un délai tel qu'ils ne deviendront accessibles au public francophone que très tardivement, l'auteur ayant depuis longtemps abordé d'autres champs d'études et exploré d'autres concepts ; d'où une méconnaissance des notions les plus novatrices de la pensée jungienne. De plus, rares sont les traducteurs capables de transmettre cette œuvre touffue sans la trahir, tout en la rendant intelligible. Et c'est ainsi qu'est rétablie l'importance et la valeur de figures trop longtemps oubliées ou négligées, tel celles d'Yves Le Lay et surtout d'Étienne Perrot à l'engagement personnel d'une honnêteté incontestable. Lecteur critique mais traducteur fidèle, voire trop « littéraliste » aux yeux de Jung, il sera écarté à plusieurs reprises au profit de traducteurs moins compétents, parfois fantaisistes au point d'obscurcir une pensée déjà complexe que des contresens conceptuels achèveront de rendre difficilement accessible.

C'est donc de façon un peu chaotique que l'œuvre de Jung prendra place sur la scène française ; soumise aux flux et reflux des vagues de modes et de désintérets, mais régulièrement confrontée à la suspicion et l'opposition des milieux psychiatriques et psychologiques. Il est frappant de constater que même l'apparition de nouveaux protagonistes au fil des ans ne modifiera pas les modes de réactions. Scandés par les critiques virulentes de personnages influents, ils resteront caractérisés par l'intensité et la violence de l'inimitié et l'exclusion. Ainsi, hors de toute rationalité, le corpus tout entier sera frappé d'anathème. Ceux qui osent s'y intéresser courant le risque de rejoindre la cohorte des parias, suspects de sympathie envers un jungisme dont l'étude même est taboue. Toutes positions d'autant plus surprenantes que, durant tout un temps, les praticiens, psychanalystes « des débuts », peu au fait des divergences, puiseront indifféremment dans l'une ou l'autre théorie, celle de Freud, celle de Jung, les éléments qui leur conviennent. Quelques personnes tenteront en vain de faire dialoguer les approches différentes. Théodore Flournoy, Charles Baudouin, puis Jean Piaget, Maryse Choisy nous laissent une idée de ce qui aurait pu être, des collaborations possibles, avant que ne se cristallisent les oppositions et ne s'installent les territoires quasi guerriers où règne l'obligation de choisir son camp. De l'autre côté, les tenants de l'orthodoxie freudienne, via leurs publications, ont été déterminants dans le processus d'ostracisation. Edward Glover, Ernest Jones, plus tard Catherine Clément entre autres, ont contribué à faire de « l'infâme hétérodoxie jungienne » un sujet d'étude discrédité. Tout un chapitre est consacré à Jacques Lacan, jeune psychiatre ambitieux, soucieux de gagner une place prépondérante dans l'univers psychanalytique en tant que détenteur exclusif de toute vérité sur Freud. Bien que familier de nombre de concepts jungiens au début de sa carrière, il s'évertuera ensuite à en marginaliser l'enseignement dans les champs psychiatrique et psychanalytique.

Dans ce flot de condamnations, il semble que les suspicions d'antisémitisme, si elles ont pu renforcer le côté sulfureux déjà installé dans l'opposition à la personne de Jung et donc à son œuvre, n'ont pas pour autant été déterminantes. Plus important semble-t-il, le « parfum de mystique » a pu servir de repoussoir et renforcer des allégations d'archaïsme qui ont entaché l'image du corpus jungien, en opposition avec des théories « modernes » porteuses, elles, d'une véracité incontestable ; l'occulte réveillant toujours la menace de régression dans une société pour laquelle s'arracher à un passé d'obscurantisme est la condition nécessaire à toute avancée. Ainsi le vieux combat entre scientificité et « spiritualisation » a flambé entre Jung et ses détracteurs, mais également au sein même de la SFPA, marquant combien, de nos jours encore, matérialisme scientifique et recherche de sens sont vécus comme incompatibles.

Nous sommes témoins aussi de la création progressive d'un groupe de thérapeutes en France ; de l'éclosion de ce jungisme « par le bas » du groupe d'amateurs du *Gros Caillon* et des lieux de diffusion de pensée, jusqu'à la lente constitution d'une société professionnelle. Un groupe toujours restreint dans le paysage psychanalytique français, toujours périphérique dans le mouvement jungien international. Ce développement limité pourrait rendre compte de la tonalité pessimiste qui résonne dans le titre du dernier sous-chapitre : « Une voie sans issue ? ».

Pourtant de nombreux chapitres vont rendre compte de la pénétration des travaux de Jung et de leur influence dans des champs disciplinaires très divers, auprès de personnes aux intérêts et compétences variés. Rencontres concrètes ou par œuvre interposée avec ceux qui l'ont pris pour maître ou inspirateur avant que de s'en éloigner, ceux qui s'en sont inspiré – l'admettant ou pas – et ceux dont les trajets parallèles laissent croire à une parenté plus apparente que réelle.

Pour chacun, Florent Serina s'attache à relater de façon précise l'histoire de la relation, accords et désaccords, liens entre les œuvres de chacun et leur évolution au fil du temps, telle qu'en témoignent les courriers, les citations, les proximités. Cela lui permet de mettre en évidence les points de convergence et de divergence de la pensée jungienne avec celle des théoriciens de différents champs d'étude.

Le lecteur retrouve de nombreuses personnalités de notre culture, certaines connues, d'autres plus inattendues, brièvement ou longuement marquées par l'homme ou les concepts. D'un parallélisme ambivalent avec Breton et les surréalistes, à l'intérêt récurrent et la connaissance approfondie montrés par Gaston Bachelard et Gilles Deleuze, des travaux de Lévi-Strauss à l'influence profonde exercée sur Georges Simenon et sur Hergé à un moment de la vie de celui-ci, l'éventail est vaste dans le seul panorama français et l'étendue des domaines d'influences, surprenante.

Et bien sûr, au-delà des personnes, ce sont les relations aux groupes qui sont abordées.

Nombre de religieux ou théologiens, séduits tout d'abord par la dimension symbolique et collective des recherches jungiennes et de sa prise en compte du sacré, deviennent méfiants voire hostiles face à une approche qui interroge des éléments du corpus religieux sans en épouser la foi ; une telle proximité s'avérant plus dangereuse que la claire distance freudienne. Et à partir des rencontres d'Eranos c'est auprès des Orientalistes, surtout les experts du monde Islamiste, Louis Massignon et son disciple, Henri Corbin, que s'est noué le dialogue.

C'est donc une fresque vivante des milieux scientifiques, culturels, artistiques, spirituels de toute une époque qui s'ouvre ainsi à nos yeux.

Et, comme de petites perles éparpillées çà et là, nous retrouvons au passage le plaisir discret d'anecdotes, tantôt marginales et sans conséquences historiques, tantôt plus significatives. Le stage d'été du jeune Lacan au Burghölzli et le rôle de celui-ci sur ses premiers travaux ; une visite de Françoise Dolto à Küsnacht, dont témoigne une photo ; les résonances symboliques dans « Tintin au Tibet » ; une lettre surprenante de Jean Cocteau adressée au psychiatre suisse ; la connaissance manifeste dont témoigne un historien, Alphonse Dupront, membre éminent et reconnu dans son domaine, à l'artisan de la psychologie des profondeurs. Petits signes surprenants et, pour le lecteur, ce léger sursaut de surprise qu'offre l'inattendu.

À plusieurs reprises toutefois l'historien se limite prudemment au stade d'hypothèses quant à l'imprégnation des notions jungiennes sur une personne extérieure. Lorsqu'il dispose d'éléments documentés pertinents et peut s'appuyer sur des faisceaux de faits convergents, il embarque le lecteur dans son exploration. Mais ne se prive pas

pour autant de questionner, voire réfuter ses premières conclusions, nous laissant libres d'exercer notre réflexion et de tirer nos propres conclusions.

Il va aussi redéfinir de façon précise certains concepts jungiens, afin d'en faire apparaître les distorsions ou approximations, lesquelles une fois apparues ont été transmises, puis acquit droit de cité en lieu et place du concept d'origine ; et n'oublie pas de remarquer combien la notion d'inconscient collectif a suscité d'intérêt, à l'inverse d'un concept d'individuation souvent occulté bien que, « l'effort de la psychologie analytique, en tant que thérapeutique de l'âme, tend par essence à aider ce qu'elle désigne comme processus d'individuation. » (p. 298)

Dans ce livre, plus personnel qu'il n'y paraît tout d'abord, affleurent les opinions, sympathies et antipathies de l'auteur pour tel ou tel traducteur, tel ou tel praticien auquel est accordée une place un peu plus, ou moins, prépondérante qu'on ne l'aurait attendu. Et donc, peut-on dire que Florent Serina a atteint son but, celui de décrire de la façon la plus complète possible, dans la limite des connaissances actuelles, les chemins de pénétration et de réception d'une œuvre dans un pays donné ?

Il semble bien que oui. Il nous fait accéder au terreau d'idées, de recherches, de théories contradictoires et de combats de personnalités – déjà – dans lesquelles jaillirent, avant de se solidifier, les différentes théories, ainsi qu'à ce qui nourrit la mise en forme d'un corpus nouveau. Celui-ci n'émerge pas « ex nihilo », ni même seulement de l'inconscient, ou des recherches et expériences de son auteur. Il se forge également au cœur de polémiques, d'échanges avec les pairs, de réfutations et querelles qui en influencent la direction. L'auteur ne crée pas uniquement dans le silence de son cabinet, à la suite d'une longue réflexion intérieure ; mais au sein d'un bouillonnement d'idées, d'échanges humains où le professionnel et le personnel ont chacun leur place. De réunions en congrès, en lettres et publications, c'est de toute une vie collective qu'émergeront des œuvres individuelles.

Et que penser, en refermant l'ouvrage ? Que la pérennité d'une connaissance et d'une pratique jungiennes dans ce pays si passionné et cartésien à la fois est loin d'être acquise. Que, pourtant, si altérées ou distordues qu'elles le deviennent parfois, les avancées de Jung n'ont pas fini d'irriguer, dans les terrains les plus éloignés, les pensées et les âmes. Et que, même s'il reste cantonné en France à la position d' « homme de l'ombre » à l'influence certaine mais cachée, les terres dont il a ouvert l'exploration continueront longtemps à fasciner les aventuriers de l'intérieur.

Annick Sonnevile

Jung et la figure du père

Le Martin-Pêcheur – Domaine jungien – déc. 2021 - ISBN : 9791096 164042

Pier Claudio Devescovi



Cet ouvrage de Pier Claudio Devescovi nous propose de renouveler notre regard sur Jung lui-même et sur son œuvre, à travers les interrogations que posent les différences, et même les contradictions, entre des propos de Jung sur ses figures paternelles et les découvertes de l'auteur.

Dans « Ma Vie », Jung a révélé son mythe dans lequel le Père, son père, les figures paternelles, Dieu le père, nous sont donnés à voir ; de méticuleuses recherches (archives, lectures, rencontres) et un regard nouveau porté sur les deux rêves « fondateurs » de Jung (celui du phallus souterrain et de la cathédrale de Bâle) permettent à P. C. Devescovi d'interroger comment a pu se construire le mythe jungien. Ses découvertes de la réalité historique contredisent, en effet, ce que Jung affirme de son mythe. Il ne s'agit pas, bien sûr, de déconstruire le mythe mais d'interroger sa construction et son influence dans la théorie analytique jungienne.

P. C. Devescovi met en parallèle ce que Jung a écrit sur son père Paul, sur Eugen Bleuler, le directeur du Burghölzli (dans lequel Jung débute sa carrière de psychiatre et rencontre la psychanalyse) avec ce que lui-même découvre des personnalités respectives des deux hommes. L'auteur conteste par exemple que le père de Jung vivait une crise religieuse. Paul Jung aurait été un pasteur apprécié, porteur d'une foi traditionnelle, engageant sa foi dans la vie quotidienne en étant par exemple, jusqu'à la fin de ses jours, le chapelain de l'hôpital psychiatrique de Bâle, ce dont Jung ne parle jamais (ce qui interroge, en effet, chez un psychiatre !). Et il semble avoir été très apprécié dans cette fonction qu'il investissait au-delà du rôle de chapelain, en s'intéressant à la pathologie des résidents, aux recherches de l'époque sur la psychologie qui naissait alors et même à Freud. Ce qui lui aurait sans doute servi pour accompagner son fils dans le moment dépressif qu'a traversé le jeune Karl Gustav dans son enfance.

P. C. Devescovi replace aussi E. Bleuler dans l'histoire. En effet, Jung le cite très peu dans sa biographie, alors que c'est lui qui l'a initié aux expériences d'associations et a introduit Freud et la psychanalyse dans l'enceinte du Burghölzli. L'auteur rappelle d'ailleurs que plusieurs biographes de Jung pensent que Bleuler a été le véritable inspirateur de la formation psychologique de Jung et lui a permis, par la découverte de la fonction « affectivité » dans les expériences d'associations initiées par Bleuler,

d'avancer l'hypothèse des complexes affectifs à la base de sa théorisation du fonctionnement psychisme, loin de celle de Freud basée sur la libido.

Bleuler semble avoir toujours soutenu Jung malgré des conflits qui aboutirent à une rupture en 1909. Et dans la triangulation Freud/Bleuler/Jung quant à l'histoire des débuts de la psychanalyse, les interprétations proposées par Jung (notamment dans la correspondance avec Freud) semblent sujettes à caution.

Quant à la figure paternelle de Freud, réclamée à Freud par Jung dans son besoin de reconnaissance, on peut lire dans la Correspondance, nous dit l'auteur, toute l'ambiguïté dans laquelle Jung a cheminé entre réclamer l'autorité paternelle et la rejeter dans le même temps.

En réexaminant, en psychanalyste, les deux rêves du phallus et de la cathédrale et en s'appuyant sur les concepts de deuil originaire et d'antœdipe de P. C. Racamier, P. C. Devescovi nous propose l'hypothèse d'un Jung pris dans un antœdipe mal tempéré. Avec une mère enfermée dans ses deuils, ne pouvant lui assurer un contenant sécurisant, Jung n'aurait pu faire, lui, le deuil d'une union narcissique, deuil qui lui aurait permis de trouver l'objet et le désir et, ainsi, d'asseoir en lui ses origines. Il n'a pu que se vivre lui-même comme contenant psychique dans un mouvement d'auto-construction, entraînant un fantasme d'auto-engendrement quelque peu héroïque, alimentant ses idées de grandeur, comme celle d'être issu de Goethe par son grand-père paternel, figure mythique pour lui. Cette impossibilité de co-construction des origines avec la participation des figures parentales fait de lui une espèce de dieu créateur. On en retrouve la trace dans sa quête religieuse et ses oppositions à son père à qui il reproche de ne pas faire l'expérience directe de Dieu. P. C. Devescovi parle d'antœdipe mal tempéré plutôt que de psychose infantile comme le proposait Winnicott, car le Père existe même s'il est sans cesse attaqué et dénigré.

Comment ne pas voir dans le rêve de la cathédrale une agressivité contre ses origines, cathédrale dans laquelle ses parents se sont mariés et dont le grand-père maternel a été administrateur ? Et comment ne pas voir dans le rêve du phallus, la crainte du pénis, la fascination de l'excitation phallique et la terreur de rencontrer le père à l'intérieur de la mère ? Jung ne serait parvenu à se dégager ni de la toute-puissance des projections maternelles sur les hommes – projections alimentées par la déception de son mariage et le deuil impossibles de ses enfants – ni de sa destructivité archaïque.

Ainsi se serait construit le mythe de Jung, bâti sur un complexe paternel portant le poids du complexe maternel ; exigeant que le fils érige son pouvoir sur la destruction des autres hommes ; déni des origines, refus de co-construction avec son père, Bleuler et Freud. Et ainsi, pour Jung « le seul père semble être un Dieu gnostique dont il fait l'expérience et auquel il se confronte comme dans un reflet de sa vie psychique. » Auto-construction, donc, à partir d'un Soi/Dieu ?

Mais cette auto-construction n'est-elle pas la base de sa capacité créatrice, et ainsi de toute sa théorisation ? N'aboutit-elle pas à sa méthode de travail du rêve, à l'hypothèse du Soi, bref à sa métapsychologie ? En déplaçant la psychologie personnelle

vers une psychologie collective (ce n'est pas lui qui rêve de détruire la cathédrale mais c'est Dieu qui envoie ce rêve), il introduit dans les rêves, au-delà de la lecture personnelle, celle de la dimension archétypique, dont on ne peut nier la valeur clinique. Sa confrontation à l'expérience de Dieu, sujet de polémique avec son père, ne se retrouve-t-elle pas dans la relation de confrontation qu'il théorise et qui lui est particulière entre conscient et inconscient ? Confrontation qu'il a douloureusement expérimentée et traduite dans le Livre Rouge.

Jusque dans ces derniers écrits, Jung sera travaillé par la question du Dieu/Père et du Soi, mais alors que dans « Aion » le Soi est encore vu de manière optimiste, dans « Réponse à Job » le moi réussit à mettre à jour l'ambivalence du Soi et se pose ainsi la question du Mal.

Ainsi, la métapsychologie jungienne née de cette confrontation, nous dit l'auteur, forme un tout avec la clinique, alors que Freud a besoin de concepts, d'idées pour être en contact avec le patient psychotique. Au-delà de la question de la place du père dans la construction du mythe de Jung, P. C. Devescovi nous oblige, en tant que jungiens, à nous questionner sur ce que nous faisons du Père dans notre approche théorico-clinique, ce que nous avait déjà proposé V. Thibaudier dans son ouvrage « L'Inconscient et ses images ¹⁵ ». Serait-ce une question de notre temps ?...

Dans sa riche préface, Stefano Carta pense qu'autant Freud que Jung interrogent ce qu'auraient fait les enfants occidentaux de leur père, et que Jung serait un représentant de ce thème porteur des cent dernières années. Années où la psychologie semble dominée par la Grande Mère avec un compagnon pseudo adulte et par un puer aux premières loges, considérant la vie comme un divertissement, vie dans laquelle il n'a que des dons. Il doit, cependant, réaliser ses « potentialités » innées. Ne doit-il pas se soumettre, alors, à un véritable travail d'*individuation* ?

Maryse Paulin-Mahieux

*

¹⁵ V. Thibaudier, *L'Inconscient et ses Images* : voir la recension de cet ouvrage dans RPA N° 10 pp. 137-140